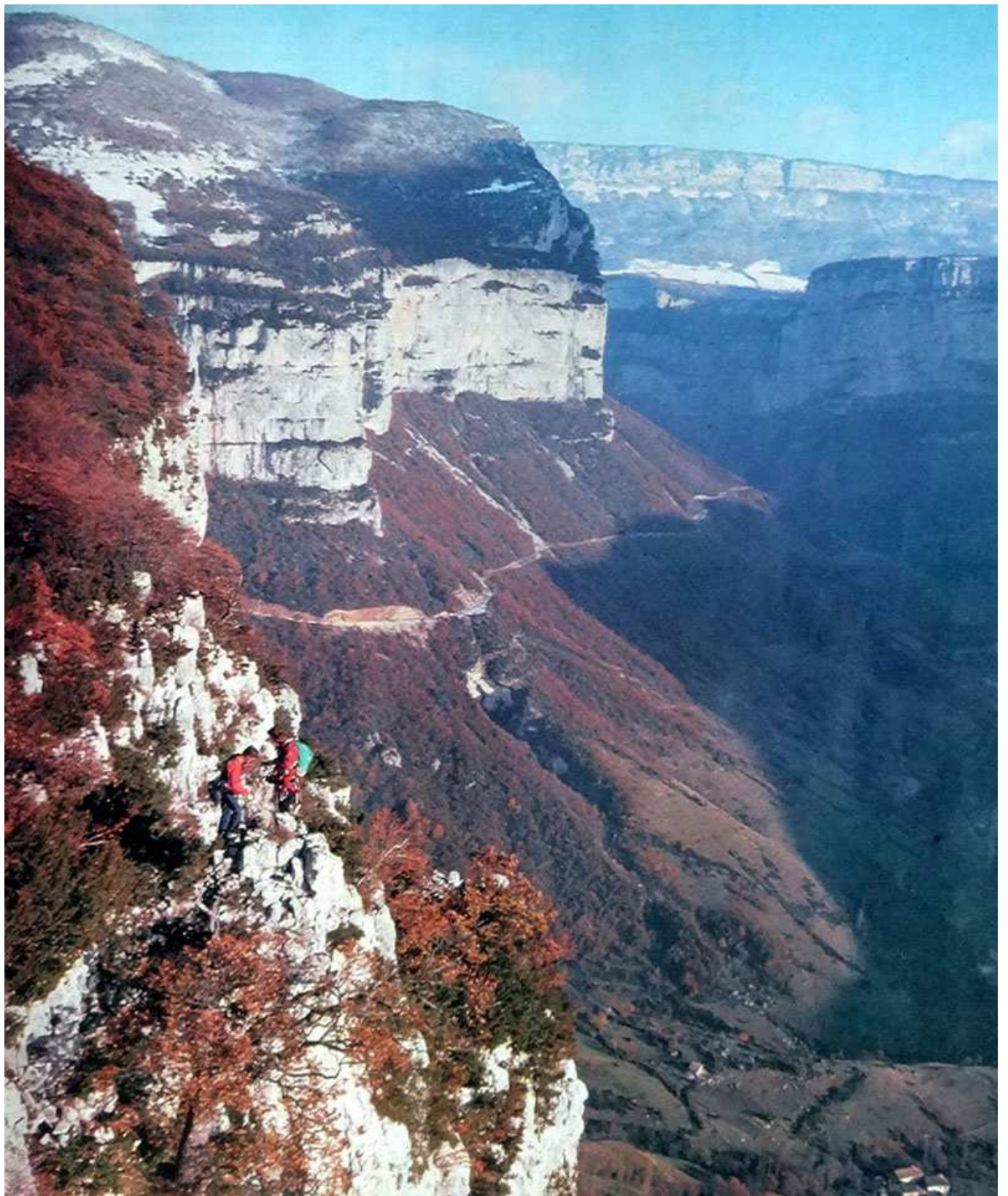
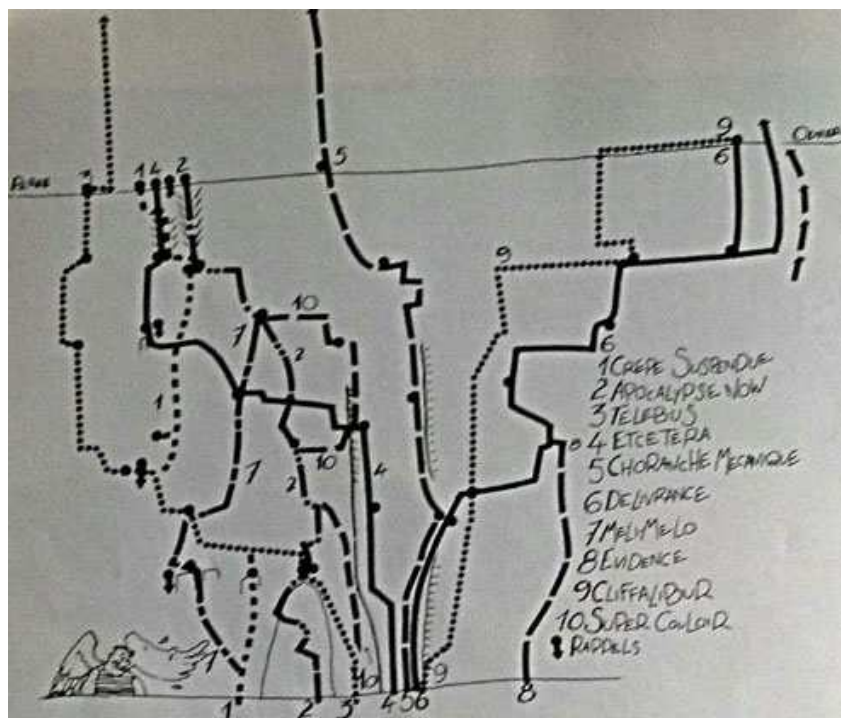




Bruno Fara

Bruno Fara est rancunier. Je suis sûr qu'il cherche encore celui qui a massacré la « décadanse » (le rustre aurait enlevé bon nombre de spits), Bruno Fara occupe une place importante dans la saga vercorienne de Presles. Il ouvre des voies si nombreuses qu'on s'y perd. Les routes se croisent et ne se ressemblent pas. Seul Fara, ce falaisiste forcené, semeur de confusion sait s'y retrouver. Regardez-le bien, il vous le dit lui-même dans





Topos de B. Fara, dessinés par Ch. Godin

son texte : « partout où il grimpe la paroi est vierge ». Fara c'est un style : un ouvrier-né a-t-il atteint aujourd'hui son apogée... ?

Je l'avais rencontré à la discussion sur le « haut niveau » au colloque de G.H.M. à l'Ensa. Il m'a « botté » et j'ai pensé que son expérience valait la retransmission. Le voici dans ses œuvres. Attention ça cogne. Fara, discret, secret, n'a pas envoyé de portrait et même si l'on réunit par des traits les points des relais de ses voies on n'obtiendra pas sa tête moustachue !

Son arme secrète, outre le tamponnoir, c'est le crochet, le sky-hook, le cliff-hanger... Amateur de frissons, vous assisterez peut-être à Presles à de curieux rappels, au lieu de passer la corde dans un anneau, une chaîne, autour d'un arbre, on pose directement un crochet et au bas du rappel on fait sauter le tout. Wow !

Quelle histoire pour que Dalle !

Où suis-je aujourd'hui... ? Est-ce dans « Méli-Mélo », « Etcetera », « Cliffalibur » ou « Evidence » ? J'ai de la difficulté à situer exactement mes souvenirs et une seule certitude m'envahit : je suis dans LA falaise — Pourquoi n'ai-je pas écrit MA falaise ? Peut-être pour ne pas confondre mes désirs et la réalité. Assis sur ce pilier à la structure étrange d'un gris presque noir, où l'eau et le vent ont sculpté un gruyère, une râpe, une liane minérale (au choix), j'attends que Rémy termine sa longueur et seul, penser peut meubler les heures à venir. Le petit bombement doit bien valoir quatre spits. Le rythme régulier du marteau sur la poignée ne me distrait déjà plus et mes yeux cherchent vers le bas un prétexte à l'évasion. Dans ce décor archi-connu qui va du « Pilier

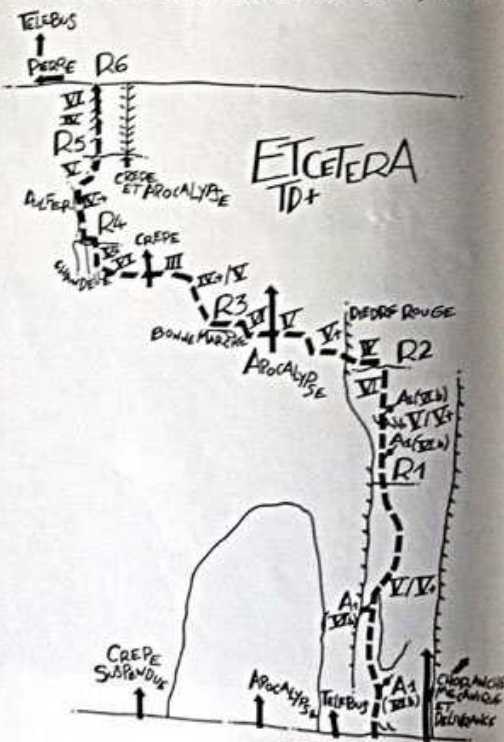
de Choranche » à la voie des « Buis », chaque pierre du sentier, chaque arbre, je les connais bien trop pour pouvoir encore m'évader en contemplant ce paysage.

Il me faudrait trouver une conjugaison nouvelle mêlant en un seul temps le passé, le présent et le futur pour écrire ce texte et un langage des plus subtils pour vous exprimer le fond de ma pensée. En chaque homme tout se mélange et se contrarie pour faire naître son image telle qu'il veut et peut l'exprimer. Ce jour-là, dans la forêt, il y avait une chose qui m'appartenait, une image discrète mais bigrement obsédante. Il y avait l'ombre de la voie « Olivier », il y avait l'ombre de mes vingt ans et puis tout cela n'était pas qu'une ombre, il y avait une certitude qui s'exhalait de la falaise, qui coulait sur le calcaire : je ne suis moi-même qu'à travers cette paroi ridicule. Ces rochers ne m'appartiendront jamais et d'autres viendront un jour dévorer les miettes du festin. Il y a quelques temps je ne voulais rien leur laisser, ma mégalomanie a dû légèrement régresser, ou suis-je plus réaliste pour l'accepter aujourd'hui.

Mon stylo trace sur ce papier des mots, mais il y a dans ma tête trop d'idées à cracher hargneusement dans ce texte pour qu'il soit clair.

En écrivant, j'ai situé mon histoire. Cela se passe à Presles, je suis assis au R2 de « Cliffalibur » et j'attends que Rémy Billon termine la troisième longueur. L'action se situe en juin 1981... J'ai trente et un ans. Il y a six ans, j'ouvrais la voie « Olivier » et, ce soir, j'ai rendez-vous avec le dièdre de sortie, où à l'ouverture, j'avais bien bataillé « clogless » et « songless »... !

Ce jour-là, je relayais François Rubin, dix ans nous séparaient, sans doute était-ce l'ombre du toit des Lyonnais qui l'habitait ce soir-là. Aujourd'hui, Rémy a 18



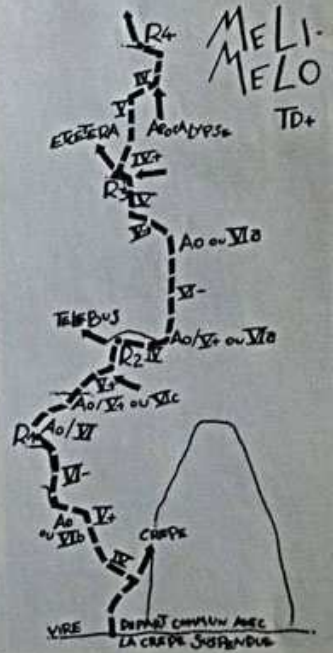
ans et les dents si longues qu'il risque de les perdre. Pour un « vieux » je me trouve plein de qualité et je m'en trouverai encore plus dans une heure quand il aura montré toute l'étendue de ses carences dans une remarquable erreur d'appréciation... Ah ! Que je l'enfoncé plus encore pour mieux m'élever... ! Certes, il grimpe mieux que moi (si peu... !) et plus vite (à peine) et il expose (beaucoup... !) mais n'ai-je pas plus de venin... ? et la longueur qui précède ne l'ai-je pas enlevée brillamment ? Trouver des motifs de contentement, si maigres soient-ils, est souvent la raison des grimpeurs. Ils ne réalisent pas qu'on est le meilleur que de peu de choses et si peu de temps. Tout cela peut souvent s'écrire sur une carte de visite, même le plus grand des alpinistes n'aurait que faire d'une page blanche pour présenter ses points forts, mais il lui faudrait un cahier pour nous parler de ses faiblesses. Si nous sommes objectifs, l'auteur bourdonnant du « chimpanzodrome » en livre mérite effectivement deux lignes dans le livre des records de l'année 81. Il sera coincé entre le plus gros mangeur de poulets et l'homme le plus petit du monde. Nous autres les zalpinistes nous vivons en circuit fermé, heureux de nos petites performances que seul un auditoire d'initiés peut apprécier.

Mais revenons à « Moâ ». Aujourd'hui, dans « Cliffalibur », j'ai de beaux motifs pour être content de moi. D'abord, je pulvérise, je réduis à néant, définitivement, la voie « Délivrance »... Ils avaient osé venir me ridiculiser sur mon terrain... Carle, Chabert, De Galbert et les autres, ouvrant « Telebus » et « Délivrance », des voies magnifiques et je n'avais pas eu la moindre part du gâteau, du gros gâteau en forme de dalle grise aux gouttes d'eau énormes ? La goutte d'eau étant le label de la qualité, il me fallait ouvrir de la



goutte d'eau ! 1981, l'année de la lessive où j'ai lavé ma honte dans des gouttes d'eau. « Etcetera » et « Méli-Mélo » tout d'abord pour écrire le F et le A, « Evidence » pour le R et aujourd'hui « Cliffalibur » pour le dernier A. J'en frémis de contentement. Il fait bien chaud dans mon costume de paon, mais l'hiver viendra et je serai bien content de l'avoir tissé, plume après plume.

Et puis, j'ai retrouvé le bon sens. Le bon sens dans l'escalade, c'est du bas vers le haut, et depuis quelques mois mes neurones perturbés avaient eu tendance à le voir inversé. J'aurai bien encore quelques faiblesses, mais l'expérience me le prouve, il y a une joie certaine à grimper même artificiellement vers le haut dans un terrain neuf. Tout cela pour bien expliquer à ceux qui en douteraient que « Cliffalibur » fut ouverte avec du panache et du style, sans préparation et l'équipement laissé est celui de la 1^{re} et surtout les grimpeurs étaient exxxxtréecement forts ! Et cela doit être dit dans les chaumières. Les anciens raconteront aux jeunes la saga de Billon et Fara qui, à la limite de leurs forces (pourtant grandes), s'immobilisaient sur un crochet en fer posé dans une goutte d'eau énorme... Rectification : une cupule infecte et microscopique... et grâce à leur maîtrise nerveuse, ils trouvaient le calme et le temps de placer un piton ou un spit d'assurance, car cela doit être également porté au dossier, ils ouvrirent ce jour-là beaucoup d'escalade libre. Sonnez trompettes. Et j'ajoute une plume de plus au costume de paon. Il y a aussi des petits motifs de petits contentements. Je ris beaucoup d'avoir semé la pagaille dans ce secteur. Seuls les initiés peu-





▲ Dans la raideur de *Telebus*, les lignes acrobatiques des cordes de Fara.

▼ Dans le « *Dièdre oublié* », le génie blanc : Gilles Tessier.



Sylvain Joury

vent s'y retrouver. Faire « *Telebus* » est devenu une gageure. La Dalle croûle sous les spits, les pitons et les anneaux. Il y a des bifurcations, des croisements et des variantes tellement peu variées, qu'on ne les répertorie plus. J'oubliais la descente en rappel, dont je suis également le promoteur. Les chroniqueurs ne trouvent plus de mots assez ironiques pour commenter une nouvelle voie dans ce secteur. « Plus incroyable encore : « *Cliffalibur* » a réussi à se faufiler dans un secteur où il y avait déjà près de dix voies sur cinquante mètres ». Voilà comme on commentait en août 1981 ma dernière née.

Quelle tristesse ! Ils seraient plus magnanimes, s'ils savaient combien je vis, j'existe sur ces rochers, en créant quelque chose, autrement plus personnelle qu'une voie dont je fais la nième répétition. Moi le fonctionnaire minable (pléonasme) de la semaine, je deviens tous les samedis matin un créateur et, depuis dix années, je n'ai pas encore épuisé ma capacité de création. Bien au contraire, chaque nouvelle ligne tracée sur le rocher m'en fait découvrir d'autres, des parallèles, des qui se croisent, des plus directes, des qui me font dire que le crépuscule n'arrivera pas, que le temps du livre que l'on referme, la dernière page lue, n'est pas encore venu... Et pourtant, le livre va paraître sous forme de topo. « *Presles* » aura enfin un topo, un relié et très cher, un vrai, qu'on met sous la cardis parce que c'est trop cher et qu'on photocopie parce que c'est risqué d'aller en « acheter » un autre : Et dans ce topo il y aura un addendum avec « *Cliffalibur* », « *Etcetera* », « *Evidence* » et d'autres encore, qui n'existent que dans mon esprit, mais qui verront le jour cet automne.

On m'avait imposé huit mille signes pour vous raconter un boniment concernant la fa-

laise de « *Presles* ». Je n'ai pas le courage de compter, mais « au pif » le compte est bon et je vais poser la plume. Allez-donc grimper dans la dalle, le schéma que je vous livre sera périmé aussi vite qu'un yaourt et vous pourrez faire une voie croyant en faire une autre. Si vous me doublez un jour dans la dalle, restez 1 m à gauche ou 1 m à droite car où je suis, la paroi est vierge ! Stop. Dernière minute... stop... toujours plus serré... stop... super couloir... stop... ouvert le 22 août... stop... à suivre !

Bruno Fara